

À la quête du passé des autres: les expéditions des voyageurs Dupaix et Waldeck à Palenque (Mexique) dans la première moitié du XIX^e siècle

MONIKA WEHRHEIM

Depuis *Les mots et les choses* de Foucault, les XVIII^e et XIX^e siècles sont considérés comme les siècles de l'histoire, c'est-à-dire les siècles dans lesquels la pensée historique commence à dominer la science. Il va de soi que l'épistème historique porte un grand intérêt à la recherche archéologique. Dans le cadre de cette contribution, nous allons analyser l'argumentation discursive développée à propos de l'origine des ruines de Palenque dans quelques textes qui traitent des expéditions archéologiques dans la Nouvelle Espagne. Il sera donc question de savoir comment l'histoire d'un peuple indigène non-européen est construite par deux chercheurs européens à partir de la découverte et de l'examen de quelques ruines impressionnantes cachées dans la forêt vierge américaine.

I. LES EXPÉDITIONS ARCHÉOLOGIQUES AU MEXIQUE

Depuis la conquête et le début de la colonisation de l'Amérique, la couronne espagnole accumule le plus de savoir possible afin de connaître et de pouvoir contrôler son territoire récemment conquis (cf. Scharlau 1982). Mais ce n'est qu'au 18^e siècle, dans l'esprit des Lumières, que l'on commence à s'intéresser aussi aux antiquités indigènes et aux recherches archéologiques, ce qui est encouragé par le roi Charles III

d'Espagne¹. D'une certaine manière, l'intérêt du pouvoir colonial à mieux connaître les antiquités américaines rejoint celui des élites créoles des pays américains qui cherchent, comme p. ex. le jésuite Javier Clavijero dans sa fameuse *Historia Antigua de México* (1780), à revaloriser leurs propres cultures notamment par opposition à ce discours philosophique européen (p.ex. de de Pauw, Buffon et Robertson) qui niait toute disposition et capacité de développement culturel en Amérique espagnole².

II. LES PREMIERS PAS VERS PALENQUE

Le site archéologique de Palenque, qui est aujourd'hui l'un des plus connus et visités du Mexique, a dormi du sommeil de la Belle au bois dormant pendant presque toute l'époque coloniale. Ce n'est qu'en 1773 que la première expédition de Ramón Ordóñez y Aguiar (de la région du Guatemala actuel) fut organisée. Quand, par la suite, on jugea que le site pouvait avoir un certain intérêt, le gouverneur du Guatemala demanda une expertise à José Antonio Calderón qui y répertoria 215 maisons et un palais. Calderón estima que l'ensemble était l'œuvre des Romains puisqu'on y trouvait un décor de demi-lune comme on en avait trouvé à Rome³.

Après une deuxième expédition menée par Antonio Bernasconi, une étude fut envoyée au roi Charles III qui fit faire d'autres investigations. C'est surtout Juan Bautista Muñoz (1745-1799), chroniqueur officiel des Indes, qui se rendit tout de suite compte de l'importance de la découverte. Selon lui, les ruines pourraient contenir des informations quant à l'origine et au passé des Américains⁴ – question largement discutée depuis l'époque de la découverte⁵. Pourtant, il considérait que les bâtisseurs appartenaient à une époque beaucoup antérieure à la conquête. Comme la plupart de ses contemporains, il estimait que ce n'étaient pas les Indiens mais un peuple hautement civilisé qui avait construit les bâtiments⁶.

Grâce à Antonio del Río, qui écrivit son rapport sur Palenque lors de son expédition en 1787, le site commença à être connu en Europe. Lorsque le document fut publié en 1822 à Londres, il éveilla l'intérêt des chercheurs John L.

1 En tant que vice-roi de Naples, Charles III avait déjà guidé de complexes travaux de fouilles archéologiques à Pompéi (à partir de 1743). On sait bien que depuis cette époque, les voyages scientifiques dans des pays lointains, qui visent à approfondir le savoir en géologie, minéralogie, botanique et zoologie mais aussi en anthropologie, sont très répandus (cf. Moravia 1977, Fendler 2006). Avec Charles III, un nouvel intérêt entre en jeu et la recherche archéologique s'étend aussi à l'Amérique (cf. Alcina Franch 1988: 258-265).

2 Cf. Gerbi 1955, Quesada 1982.

3 Cf. Bernal 1979, 79-81.

4 Cf. Muñoz 1946, 42.

5 Cf. Huddleston 1967.

6 Cf. Bernal 1979: 81-82, Muñoz 1946, 42-43

Stephens et Frederick Catherwood – considérés plus tard comme les découvreurs de Palenque. En ce qui concerne la question des constructeurs du site, del Río défend une thèse tout à fait originale: les Phéniciens, les Grecs ou les Romains sont venus en Amérique où ils ont transmis leur savoir aux indigènes. Il écrit:

Y por tanto es de recelar, que alguna de estas naciones adelantaron sus conquistas hasta este país, en el cual se conoce no permanecían más tiempo que el que bastó a estas gentes indias, para retratar sus ideas y tomar un rudo y tosco estilo de las artes que les querían enseñar⁷.

Par conséquent, le chercheur, un créole de la Nouvelle Espagne, était d'avis que les Indiens avaient été instruits par ces peuples de l'antiquité méditerranéenne et avaient essayé de copier de leur mieux l'art de leurs maîtres. Comme le démontre Ignacio Bernal, on a ici une certaine réconciliation de deux thèses contradictoires (la thèse diffusionniste et la thèse américaine) en ce qui concerne l'origine des ruines: certes, les ancêtres des Indiens, qui vivent dans la région de Palenque, sont considérés comme les constructeurs des bâtiments, mais non pas comme les inventeurs des techniques de construction, ni comme les créateurs originaux de l'art.

III. GUILLAUME DUPAIX (1750-1817)

Les nouvelles de la découverte d'une cité cachée et énigmatique et les récits des créoles américains atteignirent la cour espagnole et provoquèrent des expéditions consacrées aux recherches archéologiques. Une des premières descriptions de Palenque est celle de Guillaume Dupaix.

Par ordre de Charles IV, Dupaix – descendant d'une famille autrichienne qui vivait en Flandres – parcourt le Mexique pendant trois années et visite et décrit différents sites archéologiques de la Nouvelle Espagne. Tout au long de ses expéditions, il est accompagné du peintre Luciano Castañeda qui va fournir de nombreux croquis des sites, des objets trouvés, des bas-reliefs, des glyphes etc. Donc, nous pouvons qualifier toute l'entreprise de projet d'inventorier et de cataloguer les antiquités mexicaines.

Si nous nous concentrons particulièrement sur la description de Palenque, c'est parce que ce lieu caché dans la forêt du Petén provoque un trouble singulier dans les milieux scientifiques passionnés pour les antiquités américaines – un trouble comparable peut-être au vertige provoqué par les lignes de Nazca au Pérou qui forment de grandes images lorsqu'on les voit de haut, c'est-à-dire d'avion. On se souvient très bien de l'hypothèse de Däneken qui y voyait les traces d'une communication oubliée avec des extraterrestres.

En ce qui concerne Palenque, les voyageurs se posaient une question analogue puisqu'on se demandait qui pouvait avoir construit cette vaste cité dans la forêt.

⁷ del Río 1948, 65.

Le problème spécifique que posait Palenque, c'est qu'apparemment la ville avait été abandonnée avant l'arrivée des Espagnols⁸. Pendant que les conquérants et les chroniqueurs décrivaient encore la vie culturelle et les pratiques religieuses ayant lieu sur les pyramides de Cholula et du Mexico-Tenochtitlán, Palenque n'a nullement été mentionnée par les conquérants espagnols. Par ailleurs, dans les régions où vivaient et vivent encore les Mayas, l'éradication des traditions culturelles était plus radicale que dans la région des Aztèques. Pendant qu'au Mexique central les missionnaires, comme p.ex. Bernardino de Sahagún, entreprenaient des recherches ethnographiques pour mieux connaître la culture et la religion des Indiens, et que le premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Antonio de Mendoza (1496-1552), demandait aux Indiens d'écrire leur histoire à travers leur peinture (c'est ainsi qu'on nommait alors les glyphes aztèques), ce qui donna naissance au fameux code Mendoza (1540), au Yucatan et au Guatemala, l'évêque Diego de Landa fit brûler tous les codes qu'il pouvait se procurer⁹.

Le fait que le lieu n'était pas connu des premiers Espagnols comme site important, la destruction des textes et de la mémoire culturelle des Mayas, tout ceci avec un fort mépris et une grande arrogance envers les Mayas de l'époque, eut pour conséquence qu'on jugea impossible que les monuments trouvés eussent été construits par les ancêtres des indigènes de la région.

La question de la provenance des monuments est aussi largement discutée par Dupaix, ce qui est d'autant plus surprenant puisque l'auteur évite normalement toute allusion spéculative pour obéir à un paradigme strictement scientifique, et – comme l'indique Alcina Franch – il a même éliminé toute sorte d'anecdote et de description du paysage de son récit¹⁰.

Mais on peut noter que l'auteur a un sujet qui revient constamment lorsqu'il décrit le lieu: ce sont l'oubli et le secret qui cachent le passé au chercheur. Le nom du lieu déjà entraîne une réflexion sur la perte de l'authenticité puisque le nom de Palenque a été attribué par les Espagnols:

Inmediatamente [...] me transferi [...] al tan celebrado sitio llamado con impropiedad Palenque Viejo, pues el nombre es nuevo, puesto posteriormente por los Españoles. Concluiremos por ultimo, que asi como desaparecieron sus primitivos moradores se llevaron con ellos su legitimo apellido. Lo unico que de ésta antiquisima nacion nos resta en [sic] el lastimoso Esqueleto o norma de sus bellas artes, que lla [sic] no ha de renacer¹¹.

Ainsi, en mentionnant la perte du nom propre du lieu, il traite, dès le début du récit sur Palenque, le sujet de l'oubli et du peuple inconnu dont il ne reste plus

⁸ On date le déclin de Palenque entre la fin du 8^e et le début du 9^e siècle. Les causes de l'abandon de la ville sont un sujet de discussions scientifiques.

⁹ A cause de l'autodafé de Mani en 1561, il ne nous reste que quatre codes mayas.

¹⁰ Alcina 1969, 3-4.

¹¹ Dupaix 1969, 195.

que les ruines comme témoins du passé. On voit un squelette de bâtiments – des constructions pyramidales (196), de grands escaliers (203), une tour élégante (203) – l'architecture et la répartition des monuments suit un plan et un ordre qui suscitent une admiration profonde pour les constructeurs de sorte qu'il fait l'éloge de "nuestros celeberrimos [sic] Palencanos" (201).

Mais il n'est pas facile de savoir de qui il s'agit. C'est la raison pour laquelle il demande de s'intéresser particulièrement à la recherche des armes, des outils, des céramiques. Pourtant, les fouilles n'aboutissent à rien. La recherche d'ossements s'achève également sur un résultat décevant: on ne trouve rien. Et Dupaix en conclut que lorsqu'on ne sait rien des habitudes et des mœurs des constructeurs, on ne peut même pas être sûr qu'ils ne réduisaient pas leurs défunts en cendres (203; f. 12-v).

Même si on ne trouve rien dans la terre, il reste quand même beaucoup de choses à décrire et à peindre: il avance l'hypothèse que certains reliefs seraient une sorte d'annales de l'histoire du peuple, où on peut voir des dieux, des rois, des héros (205-208; f. 15-r; t.2, lámina 27, 28, 29, 30, 31) et "alguna Diosa de aquella nacion" (212, 17-v, t.2, lámina 32). Mais comment décrire les figurations historiques d'un peuple que l'on ne connaît pas? Il est évident que cette description doit être assez spéculative au moment où Dupaix dénomme ce qu'il voit et y cherche un sens. Lorsqu'il décrit un relief qui montre quatre personnages (t.2, lámina 35), il essaie de trouver des explications pour ce qu'il voit: "notamos en sus ademanos una misma intención o voto, y se dirigen al centro del santuario y lateralmente dos de cada lado, ofreciendo al Dios o Diosa por homenaje un ramillete y una Criatura que llevan en las manos cada uno o un sacrificio de sus propios hijos o advocación de la fecundidad." (214, 18-r). On voit bien que les interprétations ne sont pas du tout évidentes: entre "sacrifier ses enfants à un Dieu" et "montrer au Dieu les enfants pour demander la protection de la fertilité", il y a une différence assez remarquable. Pourtant, Dupaix ne fige jamais un savoir assuré: il ne cesse de nous rappeler qu'on ne sait rien de la culture et de la spiritualité de la nation – de manière que "por ignorar absolutamente el conocimiento de su Ritual, nos vemos presidados a guardar el Silencio" (218, f. 39-v; t.2, lámina 39 qui montre une croix).

Dans le cas des hiéroglyphes, la tâche du déchiffrement s'avère tout aussi difficile¹², mais une fois de plus Dupaix évite les spéculations. Contrairement à d'autres explorateurs et surtout à son propre récit concernant les Aztèques et leurs écritures, Dupaix évite une comparaison avec les hiéroglyphes Egyptiens et dément même une interdépendance:

Solo estos pocos [relieves; t. 2, lámina 40, 41, 42, figs. 35, 55, 56] serviran de muestra a los sabios anticuarios, para que conozcan la forma [...] y para que también conoscan su

12 À propos des hiéroglyphes, il exprime son fort désir de pouvoir déchiffrer les signes: "Ojala nos fuera dado, la interpretacion veridica no solo de las figuras historiadas (t.2, figs. 35, 55, 56), si de los Geroglíficos, aun mas impenetrables su comprehencion como quiera que pudieron haber tenido dos artes de espresar un concepto, el uno por letras o figuras alfabeticas, [/ / f. 20-r.] y el otro por Simbolos oscuros, otros escollos" (218).

originalidad pues no tienen conexión alguna con las letras simbólicas de los antiguos Egipcios, Mejicanos. (220, 21-r)

En regardant de plus près la description d'un aqueduc (t.2, fig. 61), on peut très bien observer l'écriture hésitante de Dupaix: il nous rappelle qu'on ne sait rien des constructeurs, ni à quoi servait la construction même. Les spéculations concernant la fin et l'usage de l'appareil sont bien marquées comme telles et n'apparaissent jamais comme des certitudes.

Ignoramos como otras muchas cosas, de esta antigua Nacion a que se destinaba esta obra hidrolica: al parecer, para conservar el agua limpia y fresca, para baños publicos, o sea en fin de facilitar el paso o la union de un barrio con otro barrio, a manera de un Puente de una estrema anchura, en el tiempo de su mayor poblacion, las ruinas inmensas esparcidas en un terreno dilatado y casi todas Sepultadas ofrecen un Espectaculo interesante a la imaginación de un anticuario (223).

De cette façon, à plusieurs reprises il insiste sur son non-savoir mais en même temps il nous invite à participer à quelques spéculations des antiquaires qui sont quasiment tout de suite mises entre parenthèses.

En comparaison avec l'esprit positiviste et très peu spéculatif qui (comme on l'a vu) domine dans le texte de Dupaix, sa thèse sur l'origine des Palencanos est assez étonnante car apparemment hautement spéculative. Dupaix présente la thèse de l'Atlantide, civilisation légendaire à laquelle remonte, selon lui, l'origine des Palencanos¹³.

Selon Dupaix, les habitants de l'Atlantide auraient migré vers l'Ouest où ils auraient introduit l'art et le savoir de leur culture. Ce style se serait mêlé aux cultures préexistantes du lieu, de sorte qu'on y trouve des éléments qui ressemblent à l'art des Romains et des Grecs en même temps qu'il met en relief une originalité sans comparaison. Pour aller un peu plus loin, on pourrait affirmer que Dupaix nous présente l'idée d'un métissage culturel remontant à la préhistoire du continent. Mais, à la différence de del Río qui a avancé une thèse similaire, Dupaix nous présente une origine engloutie par la mer et par conséquent marquée d'un certain flou.

Quand il s'agit de comparer le style architectonique de Palenque avec celui des autres peuples mexicains, l'auteur arrive à la même conclusion: il constate une telle originalité qu'il exclut toute relation culturelle avec les Mexicains et les Zapotèques. Et s'il découvre des ressemblances entre les Mexicains et les

13 Il explique sa thèse de l'Atlantide comme origine de Palenque de la façon suivante: "No me haria fuerza en creer que la transmigracion fuere antes o en el mismo acto convulsivo de la Naturaleza dando sin embargo tiempo y lugar a una porcion de sus moradores, huir del proximo y eminente peligro y forzados tal vez por las impulsiones irresistibles de los vientos generales a seguir el rumbo Occidental, llevando consigo las semillas de las artes las que en un clima favorable, tomaron raizes y pie, y con el curso del tiempo florecieron y fructificaron admirablemente como consta por sus obras arquitectadas y Esculpidas, lo que prueva la remota antiguedad de dichas obras, es haber llegado en ellas a un grado magistral, pues la Suma lentitud con que se propagan las artes, y ciencias sin auxilio (f. 23-r.) conocido requieren una Serie de muchos Siglos" (224).

Egyptiens (p.ex. les pyramides) et entre les Zapotèques et les Mexicains, il n'en va pas de même pour Palenque et il insiste sur l'originalité des œuvres qui ne doivent rien à aucune autre nation célèbre du globe ("las obras Palencanas son originales y no son deudoras a ninguna nacion de las celebradas del Orbe", 229). Mais en plus, les bâtisseurs de Palenque n'ont rien en commun avec les habitants actuels, de sorte que Palenque est tout à fait unique au monde, ses origines ont disparu et ses constructeurs se sont perdus dans les ténèbres de l'histoire.

Malgré son insistance sur l'originalité du style et sur l'incertitude de tout savoir concernant l'origine des constructeurs de Palenque, Dupaix n'arrive jamais à se libérer vraiment d'un fondement eurocentriste. Il constate une originalité mais ne cesse de chercher des liens avec le monde classique. Ce fondement eurocentriste se manifeste p. ex. aussi dans les analogies entre les hommes disparus et les coquilles et les fossiles qui venaient toujours d'Orient:

Se podria comparar estas antes perdidas, a ciertas especies de conchas marinas, o las muelas de animales fosiles, cuyos analogos vivos no parecen, o se perdieron para siempre. Pero siempre las juzgaremos procedida del oriente, pues la Naturaleza se inclina a verificar las grandes emigraciones, de este rumbo al Occidente (230).

IV. JEAN FRÉDÉRIQUE WALDECK (1766-1875)

Il est encore plus surprenant que Dupaix n'ait pas été capable de se libérer des modèles diffusionnistes si on compare son scepticisme avec le fameux Jean Frédéric Waldeck qui – dans ses *Descriptions des ruines de Palenque* (1866) – cherche sans cesse et partout des analogies qui relient Palenque à l'Orient et à la région méditerranéenne dans son récit et dans ses images qui vont être très critiqués par la communauté scientifique de son époque¹⁴.

En 1822, Waldeck est confronté pour la première fois aux ruines de Palenque lorsqu'il lithographie les dessins (dont l'auteur est Ignacio Armendáriz) qui accompagnent le rapport d'Antonio del Río (publié en 1822 à Londres). Pour mieux comprendre ce qu'il voit, il semble qu'il cherche des analogies qu'il trouve un peu partout dans le monde connu. En 1833, Waldeck entreprend son voyage à Palenque. À l'instar de del Río, il établit une relation entre Palenque et les ruines du Yucatán en les attribuant à une même civilisation. Pourtant, même si Waldeck décrit un ensemble culturel et livre ainsi, sans le savoir, une description de la civilisation maya, il est loin d'échapper au paradigme diffusionniste.

¹⁴ Waldeck paraît être un personnage haut en couleurs comme son récit de voyage. De temps en temps, Waldeck changeait de nom. Il est connu sous le nom de Jean Frédéric Maximilien de Waldeck ainsi que de Graf Johann Friedrich von Waldeck et il se réclamait de différents lieux de naissance: Prague, Vienne, Paris. Il est né en 1766 à Prague et décédé en 1875 à Paris. Durant sa très longue vie, il a beaucoup voyagé: il a proclamé qu'il avait participé à l'expédition de Napoléon en Egypte (ce qui n'est pas prouvé). Mais il est prouvé qu'il a travaillé à partir de 1825 pour une entreprise anglaise comme ingénieur dans les mines d'argent au Mexique et qu'il a entrepris un long voyage au Yucatan où il a visité les ruines de Palenque et d'Uxmal (cf. Baudez 1993, Brunhouse 1975, Leinen 2005).

Pendant que Dupaix constate une grande originalité, Waldeck découvre partout des relations et des analogies qui visent en même temps les cultures orientales et méditerranéennes. On sait bien que le choix des analogies, pour décrire d'autres cultures, n'est jamais neutre et indique toujours soit une valorisation soit un mépris. Indépendamment de la valeur mise en jeu, l'analogie sert toujours à intégrer l'altérité dans les paramètres d'un savoir européen.

Dès le début de la description, la comparaison avec l'Égypte est omniprésente:

Ces curieux édifices, qui rappellent l'Égypte d'une manière si frappante, sont situés près d'un cours d'eau, dont ni les Indiens ni les habitants n'ont pu me dire le nom [...] ¹⁵.

Mais la comparaison avec l'Égypte ne s'arrête pas ici – l'analogie insère aussi les plus petits détails. Ainsi, Waldeck croit avoir découvert un *T* dans une muraille, qui lui rappelle le *tau* Égyptien (III se référant à la planche VI). Quelques pages, après il reprend l'idée du *tau*:

Les taus ici figurés ne traversent pas la muraille, ils ne sont pas profonds, et servaient la nuit à recevoir des lampes, dont la fumée a laissé à la partie supérieure de ces excavations des traces qu'on voit encore aujourd'hui (V, se réfère à la planche X).

Apparemment, Waldeck ne manque pas d'une imagination assez forte lorsqu'il identifie un globe ailé comme symbole du retour de l'âme à sa source chez les Égyptiens – sous le pied droit d'une statue dans laquelle il reconnaît un vainqueur (V, planche XII, à droite). Selon Baudez, on y voyait un oiseau dont la tête a disparu ¹⁶.

Même si, au niveau des peintures, on peut encore remarquer d'autres types d'analogies (p. ex. le fameux bonnet phrygien sur la tête d'un Maya, planche XLII), les relations et analogies entre Palenque et les cultures méditerranéennes et l'Égypte paraissent être le point de référence clé pour Waldeck. La référence à l'Égypte est multiple: il est évident qu'on compare les pyramides et l'écriture avec celles des Égyptiens et penche même pour une relation directe. Mais – comme on l'a vu – cette comparaison inclut aussi de petits détails des bas-reliefs. Dans sa préférence pour les analogies avec la culture ancienne des Égyptiens se reflète la nouvelle mode du 19^e siècle: à savoir l'Égyptomanie ¹⁷.

V. CONCLUSION

On voit bien que les Européens du début du XIX^e siècle ont toujours du mal à imaginer une culture qui se soit développée indépendamment de l'Europe ou bien du monde

¹⁵ Waldeck 1866, II. Selon Baudez, on trouverait encore d'autres comparaisons, p. ex. des figures et planches qui font allusion aux dieux hindous Vishnou et Brahmà (Baudet 1993: 76-78, fig. 8, 9). Cette référence asiatique fait défaut dans notre édition.

¹⁶ Baudez 1993, 110.

¹⁷ Cf. Baudez 1993, 18

connu depuis l'âge biblique ou de l'antiquité européenne. Loin d'être remis en question ou contesté, le paradigme diffusionniste qui remonte aux premiers conquérants et aux chroniqueurs du XVI^e siècle est adapté et varié selon les nouveaux besoins, c'est-à-dire que le diffusionnisme aussi a ses modes. Mais si l'Égyptologie exerce une séduction puissante au début du XIX^e siècle, ce n'est pas seulement parce que l'Égypte a toujours fait partie du répertoire diffusionniste et a joué de tout temps un rôle central dans les projections européennes¹⁸. Il y a un autre aspect qui entre en jeu.

Depuis l'expédition de Napoléon (1798) et le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion (1822), l'Égypte a beaucoup perdu de son caractère énigmatique. Elle est devenue alors le symbole du pouvoir de l'esprit scientifique européen – capable de découvrir et de comprendre le passé des autres cultures, des cultures perdues et oubliées par les habitants des lieux. On peut constater qu'avec l'Égypte, une autre culture non-européenne entre en jeu comme point de référence à la culture indigène. De cette façon, l'esprit scientifique européen est présenté comme le seul capable de résoudre les problèmes posés par les ruines, les témoins silencieux du passé. Ainsi, au moment de son déchiffrement, l'Égypte est conçue comme un objet d'étude de la part de l'esprit européen. Ce succès scientifique conduit à d'autres procès de déchiffrement. Que les cultures des autres soient déchiffrables, voilà l'idée qui se traduit aussi dans l'analogie entre l'Égypte et Palenque. En reliant entre eux les peuples non-européens et la recherche de leur histoire respective, le monde européen se replie sur lui-même et marque son altérité – concept qui, plus tard, va se traduire dans une discipline comme l'ethnologie.

Mais pourquoi Dupaix avait-il choisi un terrain mythologique comme l'Atlantide pour désigner l'origine des Indiens? D'une part, à l'époque de son voyage, l'Égyptomanie n'est pas encore aussi répandue qu'au temps de Waldeck. D'autre part, il s'est déjà servi de l'analogie Égyptienne en décrivant les cultures aztèque et zapotèque. Pour lui, Palenque paraît être un lieu extraordinaire qui échappe à toute comparaison. C'est un lieu a-historique – qui surgit au milieu d'une terre sans histoire et sans culture. Comme le dit Bernal en traitant le cas de Prescott, l'évolution était souvent niée puisqu'on ne se demandait jamais comment se transformait une société rurale en une société urbaine et vice versa:

[...] hubo que importar pueblos anteriores más civilizados, lo que elimina la necesidad de investigar un desarrollo cultural local (116).

C'est-à-dire qu'il était plus facile d'introduire un concept mythologique et vague comme l'Atlantide pour expliquer l'apparition et la chute d'une civilisation que de fournir une explication historique. Dans cette perspective, l'Atlantide deviendrait alors une métaphore pour le flou, l'impossibilité de fixer des liens fiables à partir des objets trouvés dans les fouilles archéologiques et refléterait, d'une certaine manière, l'incertitude du savoir sur Palenque qui évite de mettre en question les modèles parcourus.

18 Cf. Hartog 1980.

Le troisième point à souligner est enfin le fait que, dès que les Américains forment des nations indépendantes, le paradigme diffusionniste se dissout. C'est un Américain des Etats-Unis, Stephens (avec son compagnon anglais Catherwood) qui, pour la première fois en 1841, conteste la théorie diffusionniste et désigne les Mayas, c'est-à-dire les habitants de la région, comme les véritables constructeurs des bâtiments en affirmant que le site était l'œuvre des ancêtres des indigènes de la région même¹⁹.

Voilà qu'avec l'indépendance (des anciennes colonies anglaises et espagnoles), le centre du monde et de la civilisation ne se trouve plus en Europe ou, pour mieux dire, dans un passé commun de la région méditerranéenne. Il y a plusieurs centres historiques et les Américains réclament leur propre passé et intègrent les sites archéologiques dans leur histoire nationale respective. C'est ainsi que le rapport de Stephens va être chaleureusement reçu par les Mexicains qui cherchent à se construire un propre passé, indépendant de l'eurocentrisme, et qui eux-mêmes réclament le passé de Palenque²⁰. Palenque, après avoir été vu comme trace d'un peuple surgissant de l'antiquité méditerranéenne, retrouve une origine indigène et fait alors partie du projet de construction des nations américaines, plus concrètement du *nation building* mexicain.

BIBLIOGRAPHIE

1) SOURCES PRIMAIRES:

Dupaix, Guillermo (1969), *Expediciones acerca de los monumetos de la Nueva España (1805-1808)*. T. 2. Ed. de José Alcina Franch (Madrid: Ed. José Porrua Turanzas).

Muñoz, Juan Bautista (1946), "Informe", dans Casteñeda Paganini, *Las ruinas de Palenque. Su descubrimiento y primeras exploraciones en el siglo XVIII*. Guatemala, 41-45.

El Museo Mexicano (1842).

Río, Antonio del (1822 / 1946), *Descripción del terreno y población antiguamente descubierta en las inmediaciones del pueblo de Palenque*, dans Casteñeda Paganini, *Las ruinas de Palenque. Su descubrimiento y primeras exploraciones en el siglo XVIII*. Guatemala, 48-68.

Stephens, John L. (1980), *In den Städten der Maya. Reisen und Entdeckungen in Mittelamerika und Mexiko 1839-1842. Mit 140 Zeichnungen von Frederick Catherwood* (Köln: DuMont Buchverlag).

Waldeck, Jean Frédéric (1866), *Descriptions des ruines de Palenque et explication des dessins qui y ont rapport*, dans Waldeck, Jean Frédéric, *Monuments anciens du Mexique. Palenque et autres ruines de l'ancienne civilisation du Mexique*, dessinés d'après nature et relevés par M. de Waldeck, texte rédigé par M. Brasseur de Bourbourg (Paris).

¹⁹ Cf. Stephens 1980, 381.

²⁰ Dans la revue culturelle *El Museo Mexicano*, on trouve p.ex. en 1842 un article qui considère (suivant ainsi Stephens) les Mayas comme les constructeurs de Palenque (1842: T.2, 205-207).

2) LITTÉRATURE CRITIQUE:

Alcina Franch, José (1969), "Introducción", dans Dupaix, Guillermo, *Expediciones acerca de los monumetos de la Nueva España (1805-1808)* (Madrid: Ed. José Porrúa Turanzas), 1-43.

Alcina Franch, José (1988), *El descubrimiento científico de América* (Barcelona: Anthropos).

Baudez, Claude François (1993), *Jean-Frédéric Waldeck, peintre, le premier explorateur des ruines mayas* (Fariliagno: Hazan).

Bernal, Ignacio (1979), *Historia de la archeología mexicana* (México: Porrúa).

Brunhouse, Robert L. (1973), *In Search of the Maya. The First Archaeologists* (Albuquerque: University of New Mexico Press).

Fendler, Ute (2006), "Un viaje, múltiples perspectivas: América vista por viajeros españoles y franceses en el siglo XVIII", dans *Unidad y pluralidad de la cultura latinoamericana: géneros, identidades y medios*, eds. Berg, Bruno / Borsò, Vittoria (Frankfurt: Vervuert), 193-211.

Gerbi, Antonello (1955), *La disputa del Nuevo Mundo. Storia di una polemica, 1750-1900.* (Milano-Napoli: Ricciardi).

Hartog, François (1980), *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre.* (Paris: Gallimard).

Huddleston, Lee Eldrige (1967), *Origins of the American Indians. European Concepts, 1492-1729* (Austin: University of Austin Press).

Leinen, Frank (2005), "Jean Frédéric Waldeck's Forschungsreise nach Uxmal und die Unüberwindbarkeit der kulturellen Distanz" dans *Globalisierung avant la lettre. Reiseliteratur vom 16. bis zum 21. Jahrhundert*, eds. Pinheiro, Teresa / Ueckmann, Natascha (Münster: LIT Verlag), 91-114.

Moravia, Sergio (1977), *Beobachtende Vernunft.* Berlin (Ullstein).

Quesada, Carlos (1982), «Histoire hypothétique et idéologie anti-indienne au XVIIIe siècle», (2^e partie), dans *Études sur l'impact culturel du nouveau monde 2* (Paris), 97-110.

Scharlau, Birigt (1982), «Beschreiben und Beherrschen», dans *Mythen der Neuen Welt. Zur Entdeckungsgeschichte Lateinamerikas*, ed. Kohl, Karl-Heinz (Berlin), 92-100.